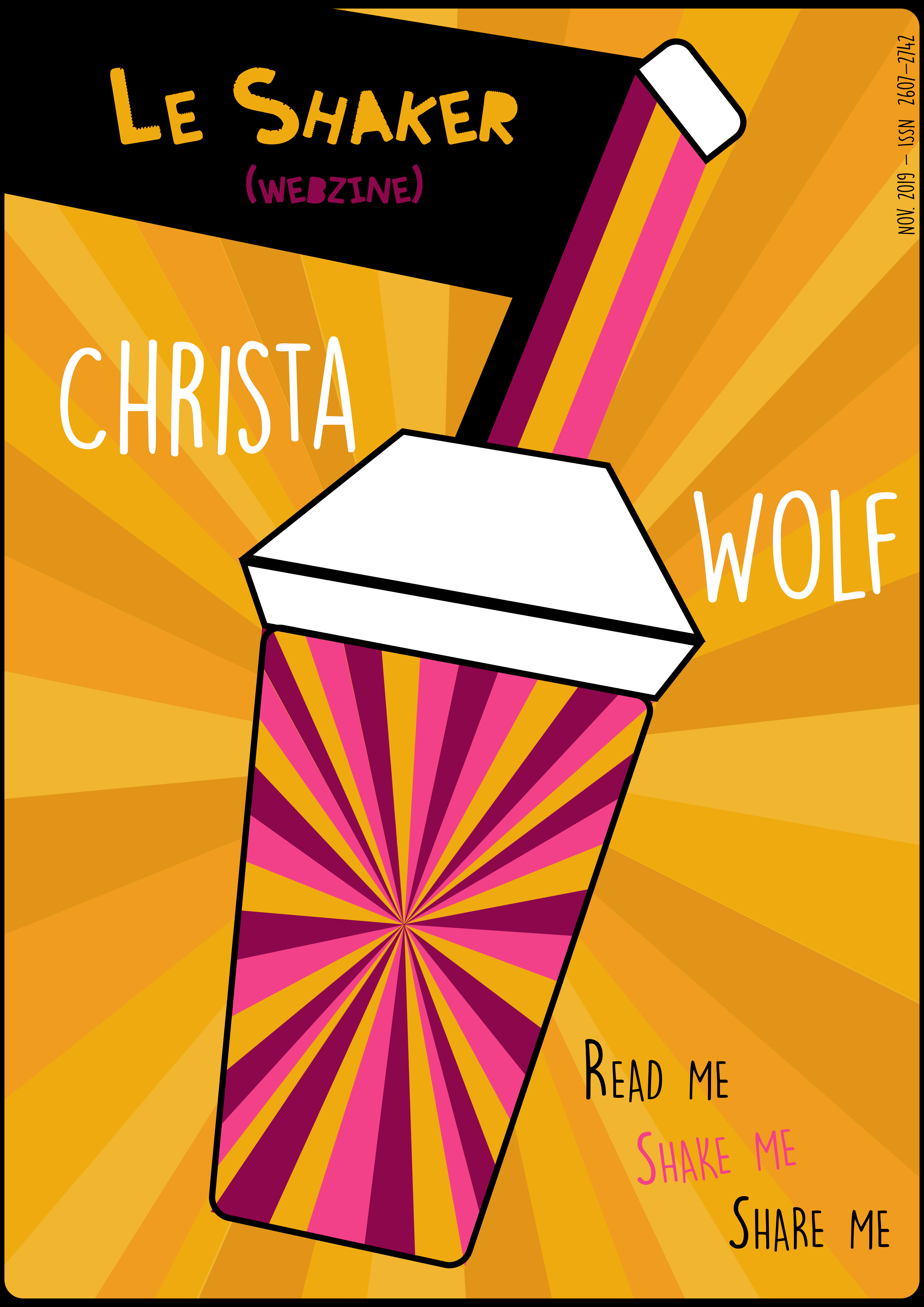


Le Shaker
(webzine)
NOV. 2019 – ISSN 2607-2742
CHRISTA
WOLF
Read me
Shake me
Share me



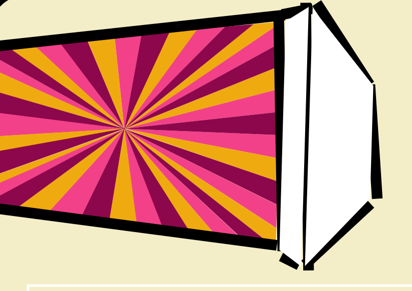
Le **SHAKER**, c'est pas seulement sur l'auteur !

Des échos originaux, décalés, funs, curieux, qui partent de l'univers de l'auteur pour résonner vers d'autres univers !

Le **SHAKER**, ça parle de littérature, ciné et séries TV, musique, histoire et société, jeux, sciences...

On entrouvre des portes, à vous de faire le reste !

Secouez tout ça pour obtenir le **SHAKER**, webmagazine qui passe au pressoir un auteur surtout pour parler d'autre chose !



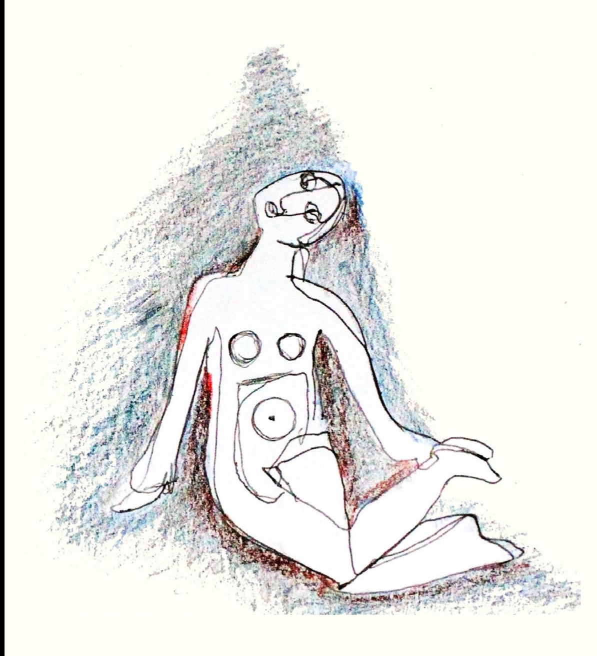
C'est quoi cette rubrique?

L'anecdote	Ce qui nous a intrigués, dérangés, émus, fait marrer...
In the style	Et si on s'en foutait de l'auteur, décortiquons son univers.
Et si l'auteur était une chanson	Bon bah là, vous avez compris !
On vous raconte la fin	... ou pas. A vous de découvrir si on vous spoile.
Qu'est-ce qu'il lui aurait dit?	On leur a piqué leurs mots pour en faire des dialogues.
Echos : hier et aujourd'hui	Coup de sonar sur une époque, un lieu, un évènement, etc.
Adaptations et dispersions	On part tous azimuts: oeuvres adaptées, librement inspirées ou liens tordus.
Vie de...	A poil, l'artiste !
Les livres qu'il faut avoir lus	Les 5 livres qui nous ont plu.
In the style 2	Et si on s'en foutait de l'auteur, décortiquons son univers.
Adaptations et dispersions	On part tous azimuts: oeuvres adaptées, librement inspirées ou liens tordus.
Vie de...	A poil, l'artiste !

Vie de Christa (1929–2011)

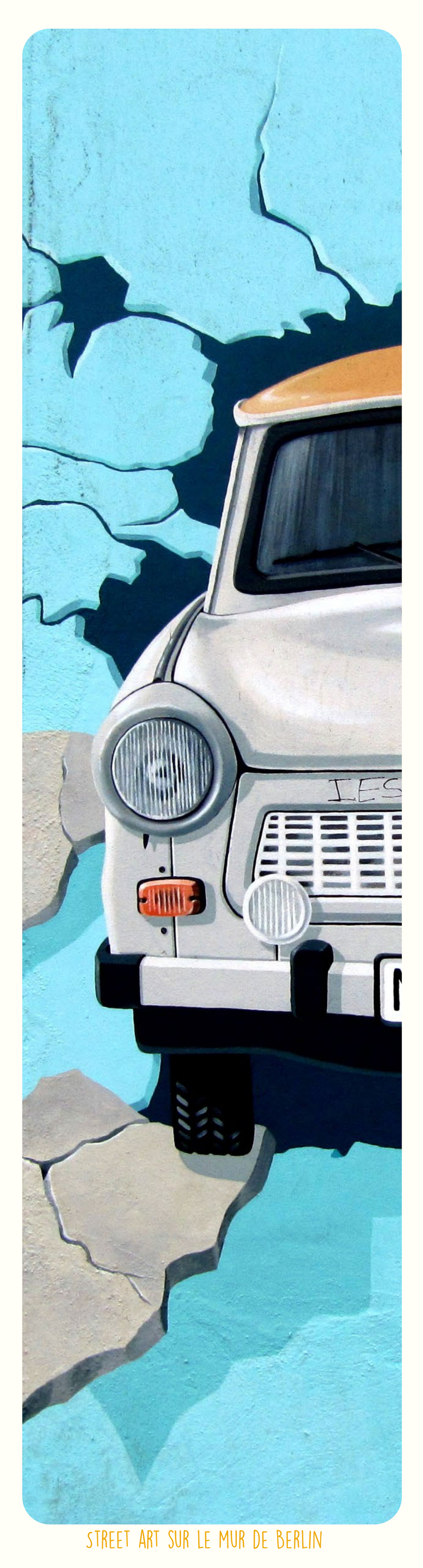
Alors ce mois-ci, accrochez-vous, on vous vend du rêve !

Une romancière est-allemande, venue au monde en même temps que la crise de 1929, qui entre dans le langage avec l'avènement du nazisme, a donc dix ans pour le début de la seconde Guerre Mondiale, est bachelière en 1949, année de la création de la RDA, et a soixante ans en 1989 quand cet état s'apprête à disparaître. Christa Wolf (née Ihlenfeld), ou la génération enchantée qui accompagne les régimes politiques les plus enviables, et advienne que pourra avec les contradictions et la culpabilité !

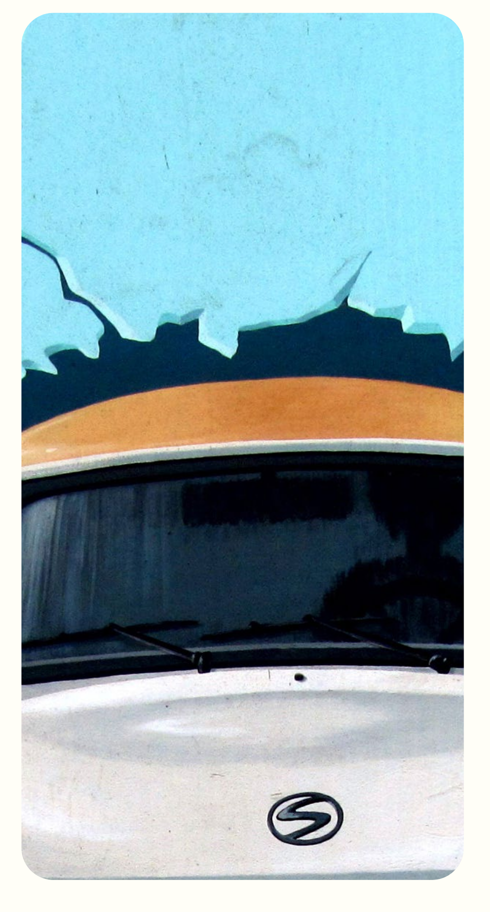


Sauf qu'on l'a dit : Christa Wolf n'est ni une nostalgique honteuse des jeunesses hitlériennes, ni une militante bornée du SED (Parti de l'unité socialiste en République Démocratique Allemande) : quand est monté le mur de Berlin en 1961, elle est en train de devenir écrivain. Et si elle appartient bel et bien à l'union officielle des écrivains, ça n'en fait pas le bon petit soldat idéologique escompté.

Son premier roman, *Le ciel partagé*, paru en 1963, lui offre à la fois la considération du régime est-allemand, et mieux encore une reconnaissance internationale qui va lui entrouvrir des portes lui garantissant désormais une liberté de ton qu'on ne lui ôtera plus.



Street art sur le mur de Berlin



Et elle ne la brade pas : **Wolf** va s'attaquer aux démons de sa génération et pointer les pièges que lui tend l'histoire, y compris l'illusion de racheter l'adhésion à un régime barbare par le dévouement à une autre forme de totalitarisme. *Trame d'enfance* (1976) et *Aucun lieu, nulle part* (1979) incarnent cette exigence de questionner les étapes et leur sens, sans s'autoriser à dicter des solutions réconfortantes.

Wolf se méfie des caricatures, et en fera d'ailleurs les frais dans les années 1990 quand elle refusera de mettre toutes les caractéristiques de la RDA dans le même panier que les abus de sa police politique. Elle incarnera alors une nouvelle fois ce malaise d'avoir appuyé un système répressif (même avec quelques fiches exigées par la Stasi dans sa jeunesse) et de ne pas devenir sans transition un chantre de la réunification allemande. Son combat avec le SED, elle l'aura mené de l'intérieur, de longue date (*Christa T*, 1968) avec subtilité et sans brio, dans cette résistance passive, mais pas résignée : entre les lignes.

Christa Wolf écrit mais non, elle ne vend pas du rêve.

Son monde à elle a besoin de clefs réelles qui passent par la remise en question, vigilante mais modeste. Et son écriture dense n'esquive pas les recherches stylistiques pour signifier son exigence double d'être impliquée dans ses récits et de marquer la prise de distance avec les événements. Assumer ça n'est pas toujours briller ; parfois ça ressemble même à la fuite, et ça ne récolte pas à coup sûr le Nobel de littérature. Mais on ne peut pas enlever à **Christa Wolf** sa quête de clarté.



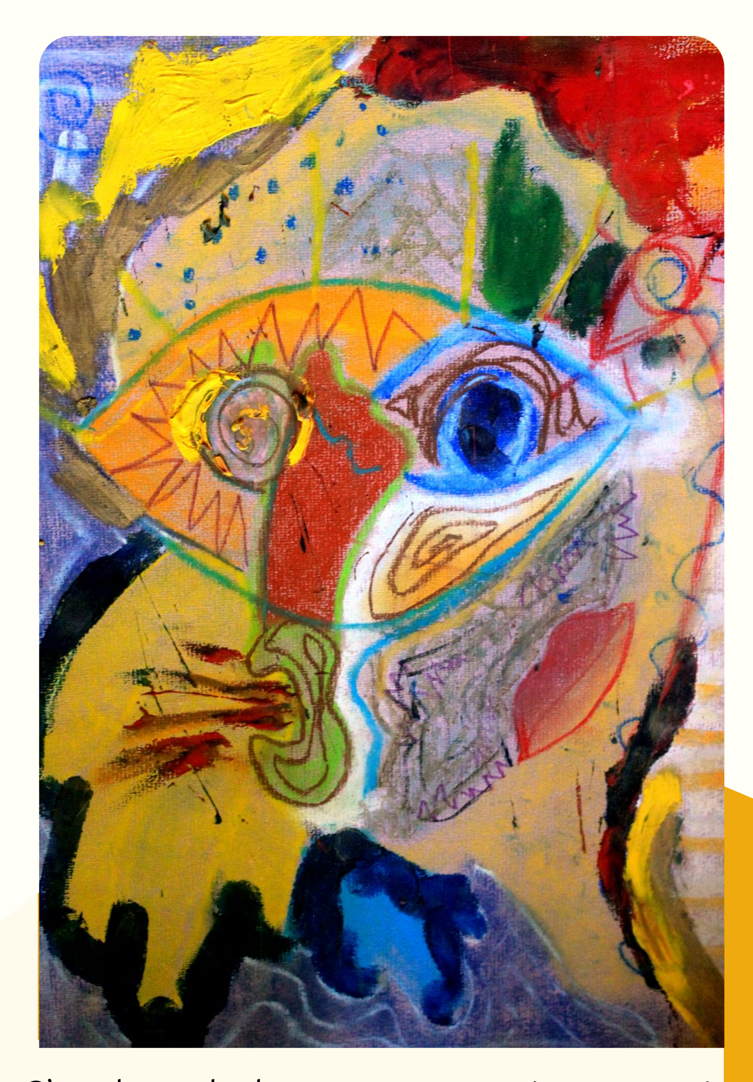
Texte : Sylvie. Illu . p. 1 : Louise. Illu. p. 1–2 trouvée par Cindy sur Pixabay.

Hedwig and the Angry Inch, John Cameron Mitchell (2001)

« Mesdames et messieurs, Hedwig est à l'image de ce mur : debout face à vous, divisée, entre l'est et l'ouest, esclavage et liberté, homme et femme, haut et bas. Essayez un peu de l'abattre ! » (« *Tear me down* »)

Ainsi se présente aux yeux d'un public ahuri **Hedwig** dans toute sa splendeur ouvrant un opéra rock indestructible et indémodable, profondément humain, magnifique. La division d'**Hedwig** est à la fois celle du mur, celle de sa vie, celle de sa transformation d'homme en femme, son déchirement intérieur à l'image d'une génération qui s'est perdue dans une division qui n'est plus seulement géographique.

Jeune homme du bloc est (côté communiste), **Hansel** est passionné de philosophie et de rock. Lorsqu'il rencontre **Luther**, il est prêt à tout. C'est d'ailleurs ce qu'il lui donne : tout. Puisque le mariage homosexuel n'est pas autorisé, H. subit une opération ratée qui le/la laisse avec un « angry inch », un bout de chair meurtri, ni-pénis ni-vagin. Après le mariage, **Luther** et **Hedwig** s'envolent pour le rêve de la terre promise américaine. Le couple atterrit dans une caravane miteuse, **Luther** quitte **Hedwig** pour un garçon plus jeune, elle se retrouve seule et abandonnée de tous.



C'est le rock dans sa toute puissance qui fait irruption (au sens figuré) dans sa vie pour le sauver et le ramener à la vie. Mais bien d'autres déboires attendent **Hedwig** avant qu'elle ne parvienne au-delà de sa division physique et interne, en passant par la colère, la haine, l'amour et le pardon, à la réunification : dans la dernière image du film, c'est nu qu'**Hedwig** apparaît, ni-homme ni-femme,

assumant la puissance hermaphrodite de son corps et de son âme, et c'est comme si elle incarnait tout à coup, à elle seule, la sérénité ultime de l'humanité.

Les chansons rock s'enchaînent tout au long du film so rock'n roll et mêlent de multiples inspirations et considérations : sexe, histoire, société, philosophie et mythologie (*« The origin of love »* est un petit bijou en hommage à la théorie des *Origines de l'amour* d'Aristophane rapportée par Platon dans *Le Banquet*). Et comme au *Shaker* on adore les connexions qui se font dans tous les sens, nous sommes un peu nous aussi à l'image d'Hedwig, au carrefour de multiples échos. L'interprétation de John Cameron Mitchell est magnifique et émouvante ; c'est aussi l'un des premiers rôles de Michael Pitt qu'on retrouve notamment dans la série *Boardwalk empire* (Terence Winter, 2010-2014).

« La pluie tombe dure, brûle sec. Un rêve ou une chanson te frappe si fort, t'élève puis s'en va. Souffle d'amour, partage le librement, éprouve-le dans ton âme tout comme ton sang connaît le chemin de ta tête à ton cœur : il sait que tu formes un tout. Et tu brilles telle la plus brillante des étoiles, une émission de la radio de minuit. [...] Épaulez-vous les uns les autres, il faut tenir le coup ce soir. » (*« Midnight radio »*)



Texte: Justine. Illu p. 1 : Louise. Illu p. 2 : Bruno.

In the style





Trame d'enfance ou la chasse au narrateur

Comme sa génération, biberonnée à l'hitlérisme et mise vers 15 ans face à la culpabilité collective de ses horreurs, CW doit naviguer entre deux écueils et persister avec les questions sans les coiffer de réponses simplistes. Que faire de la monstruosité adoptée enfants comme une forme de sécurité affective ? Comment assumer qu'il n'y a pas de table rase possible, même dévoués ensuite à une idéologie a priori contraire du nazisme ?

Pour l'écrivain, dénonciation n'équivaut pas à virginité historique : ni amnésie ni rachat. Elle réalise assez vite les contorsions morales qu'exigeront le régime est-allemand et les mécanismes totalitaires auxquels elle-même adhère si spontanément. Sa force est de ne pas garder pour elle ses ressentis contradictoires, de les mettre plutôt sous la lumière crue de leur exemplarité générationnelle.

Et avec *Trame d'Enfance* elle cherche et crée des dispositifs narratifs inhabituels pour accentuer cette démonstration. Démarré en 1972 à la première personne, publié en 1976, ce roman autobiographique (dont elle écrira 30 amorces) nous fait suivre conjointement le voyage de l'auteur (accompagnée de frère, mari et enfant) sur les lieux de son enfance puis le chemin de l'exil de 1945, et le récit de l'enfance de Nelly Jordan, qui n'est pas tout à fait une Christa en jeune : mais si carrément.

Wolf mélange les modes, brouille les pistes pour capter l'attention du lecteur ailleurs : vers sa quête de la focale qui suggérera la distance qu'elle a prise avec cette enfance dans le

nazisme ordinaire. Elle va supprimer en fait le « je » qui ne réapparaît qu'à la toute fin du livre. Nelly nous est décrite à la 3ème personne, dans un pacte de lecture contrarié où s'attendrir est suspect.

Et la narratrice s'interpelle dans le dédoublement accusateur d'un « tu » face auquel s'articule sa quête contemporaine, interroge la validité de ses souvenirs. Mais cette 2ème personne est tout autant destinée au lecteur dans la mise à jour de la problématique.



Les années 30 et 40, rédigées au passé sont décryptées, documentées ; CW articule dans le discours des adultes ce que l'enfant ne saisit pas, peut encore esquiver. Elle décrit l'intime et le particulier pour dépeindre l'atmosphère étouffante et délétère.

Au présent de ses Seventies elle interroge justement cette impossible compassion telle qu'elle a aussi servi le régime hitlérien jadis, et elle questionne son temps d'adulte confronté à d'autres guerres et régimes fascisants.

Wolf ne vise pas la culpabilisation, mais une mise à jour des processus sournois et de leur dilution après coup. Cette vigilance demeure pour elle un outil contemporain pour déjouer sans les renier les contradictions dont toutes les Nelly imaginables ne peuvent pas plus se détourner dans les années 1970. Ou depuis…



Texte : Sylvie. Illu : p. 1 : Cindy. Photo p. 2 sélectionnée par Cindy sur Pixabay.

Variation autour d'un mythe

L'une des œuvres de **Christa Wolf** a été de réinterpréter l'histoire de Médée. À notre tour, nous allons vous raconter ce que le papa du petit *Hercule*, né à Balaruc-les-Bains, a demandé à son fiston pour lui laisser l'accès à l'immor… au poste de sauveur de l'humanité au 21ème siècle.

1. Étudier et comprendre la physiologie des Tardigrades, animaux les plus résistants du monde dont nous devrions nous inspirer pour tenter de survivre sur la branche que nous scions.

2. Trancher définitivement les violences et guerres entre les Hommes qui reviennent inexorablement.

3. Rattraper et redonner le temps de prendre son temps aux Hommes. Incontrôlable, irrattrapable, le temps qui passe donne le tournis aux Hommes. Et en plus, le temps c'est de l'argent. Ah mais c'est peut-être ça qui donne le tournis alors… À réfléchir petit Hercule.

4. Trouver, ramener pour protéger les espèces en voie d'extinction. On pense tout particulièrement à l'Ili Pika, animal beaucoup trop mignon.

5. Nettoyer les déchets spatiaux. Il y aurait actuellement plusieurs millions de débris spatiaux qui peuvent être un danger à plusieurs titres (collisions, chutes…). Une fois fini, le petit Hercule pourra s'attaquer au nettoyage du continent plastique.

6. Tuer tous les moustiques du monde. Vraiment, qui aime les moustiques ? Nuisibles notables, ils sont à l'origine de la propagation de maladies aux conséquences sanitaires dévastatrices (Paludisme, Zika, Dengue, Chikungunya, Encéphalites…).

7. Ramener dans leurs milieux d'origine les espèces végétales ou animales dites envahissantes. Impact direct de la mondialisation,





la propagation de certaines espèces a eu de graves conséquences environnementales. On peut penser par exemple au frelon asiatique, à la jacinthe d'eau pour les milieux aquatiques ou encore à l'étoile de mer dévoreuse de corail.

8 Capturer les fabricants de nourriture industrielle et chimique afin de rétablir une alimentation saine. En même temps, le petit *HERCULE* pourra distribuer la nourriture de manière équitable pour toute l'humanité.

9 Rapporter et encadrer la culotte de **MISS UNIVERS**, voilà une tâche de sauveur de l'humanité. Ou bien arrêter d'exploiter le corps à des fins monétaires, ça semble plus respectable.

10 Éjecter **TRUMP** de la surface terrestre et libérer les millions de vaches américaines encloîtrées et nourries aux hormones de croissance.

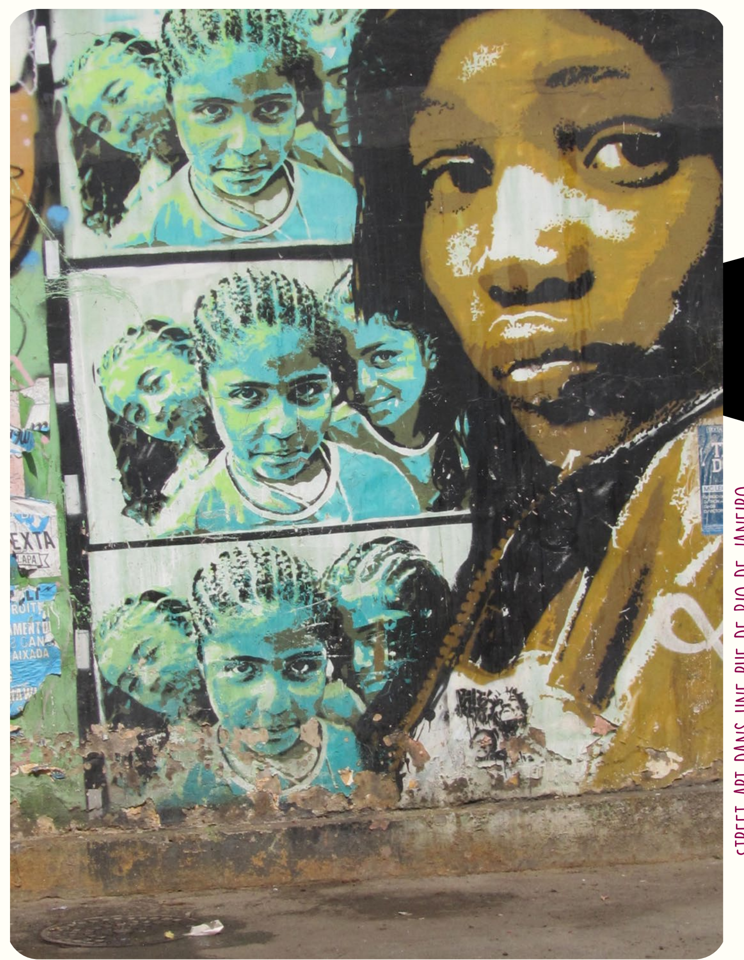
11 Rapporter les fruits et légumes de tous les continents et les cultiver dans le jardin des Hespérides.

12 Après **TRUMP**, descendre chez tous les dirigeants politiques, les enchaîner, et redonner la parole aux 7,5 autres milliards d'êtres humains. L'Enfer, c'est les chefs.

Finalement, les travaux du 21ème siècle sont tout de même beaucoup moins sexy que ceux de la Grèce Antique. C'était mieux avant que je vous dis.

Texte : Thomas G. Illu p. 1 : Louise. Illu p. 2 : Cindy.





STREET ART DANS UNE RUE DE RIO DE JANEIRO

MADGERMANES, L'HISTOIRE MÉCONNUE DES MOZAMBICAINS EN ALLEMAGNE DE L'EST, bande dessinée de **BIRGIT WEYHE**, éditions Cambourakis pour la trad. française, 2017.

Deux mots se forment dans ma tête en refermant la BD de **BIRGIT WEYHE** : désillusion et déracinement, et une sensation de malaise face à ce colonialisme qui ne s'assume pas.

MADGERMANES (Made in Germany) c'est l'histoire de trois Mozambicains fictifs, issue des récits faits à **WEYHE** lors de son enquête. À partir de 1979 plus de 16,000 ressortissants de la nouvelle république marxiste migrent vers la grande sœur est-allemande. Celle-ci lui prête main-forte économiquement dans la guerre civile qui la confrontera jusqu'en 1992 au Renamo (Mouvement de résistance du Mozambique).

Offre a priori alléchante : de jeunes hommes et femmes échappent à ce conflit sanglant pour travailler, se former en Europe, et accumuler un pécule et des compétences à faire fructifier à leur retour. Marché de dupes : leurs conditions d'existence sont dures dans les foyers d'accueil, et l'hospitalité germanique est raccord avec le climat : pas la grosse chaleur !

JOSÉ, **BASILIO** et **ANABELLA**, comme d'autres, jouent leur chance, et déchantent très vite, cantonnés à des boulots subalternes dans les usines, les mines ou sur les chantiers. Peu d'entre eux progressent vers des métiers plus qualifiés. Ils vivotent en spéculant en rêve sur le petit capital que leur gouvernement rapatrie et est censé leur réserver. Ils s'acculturent, créent des liens, avec les autochtones et d'autres étrangers,

envoient quelques sous à leurs proches, massacrés parfois, et incapables en tout cas de saisir leur déception européenne.

Les planches de la BD se succèdent, presque avec un air de dessins d'enfants, d'où la souffrance affleure. L'isolement, l'indicible. Et la question posée dès la page 13 : « Qu'est-ce qu'un chez-soi ? » Être accueilli, dit-on ? Ces Madgermanes ne le seront finalement plus nulle part.

Après la réunification ils « rentrent » et découvrent le racisme les chassait sans ménagement de la RFA flambant neuve.

Des dizaines de ces Madgermanes continuent de réclamer leur dû par des manifestations chaque mercredi dans la capitale Maputo, pour l'instant sans avoir eu satisfaction. Et ils subissent fond de l'arnaque : ils ont bossé pour la gloire ! Le gouvernement du Mozambique a gardé les liquidités qui leur étaient promises (soit 60 % de leur salaire !). Leurs proches les soupçonnent d'avoir déjà dépensé cette manne inespérée (moins de 300€ sauvés au mieux). De quoi refroidir les retrouvailles avec famille et voisinage. Une nostalgie succède à une autre, plus illégitime et absurde encore : celle d'un mode de vie plus doux et épanouissant, alors que le même une discrimination supplémentaire à l'embauche du fait de leur parcours est-allemand. Double peine révoltante après l'espoir que l'expérience avait suscité et le courage qu'ils lui avaient dédié.

ÉCHOS

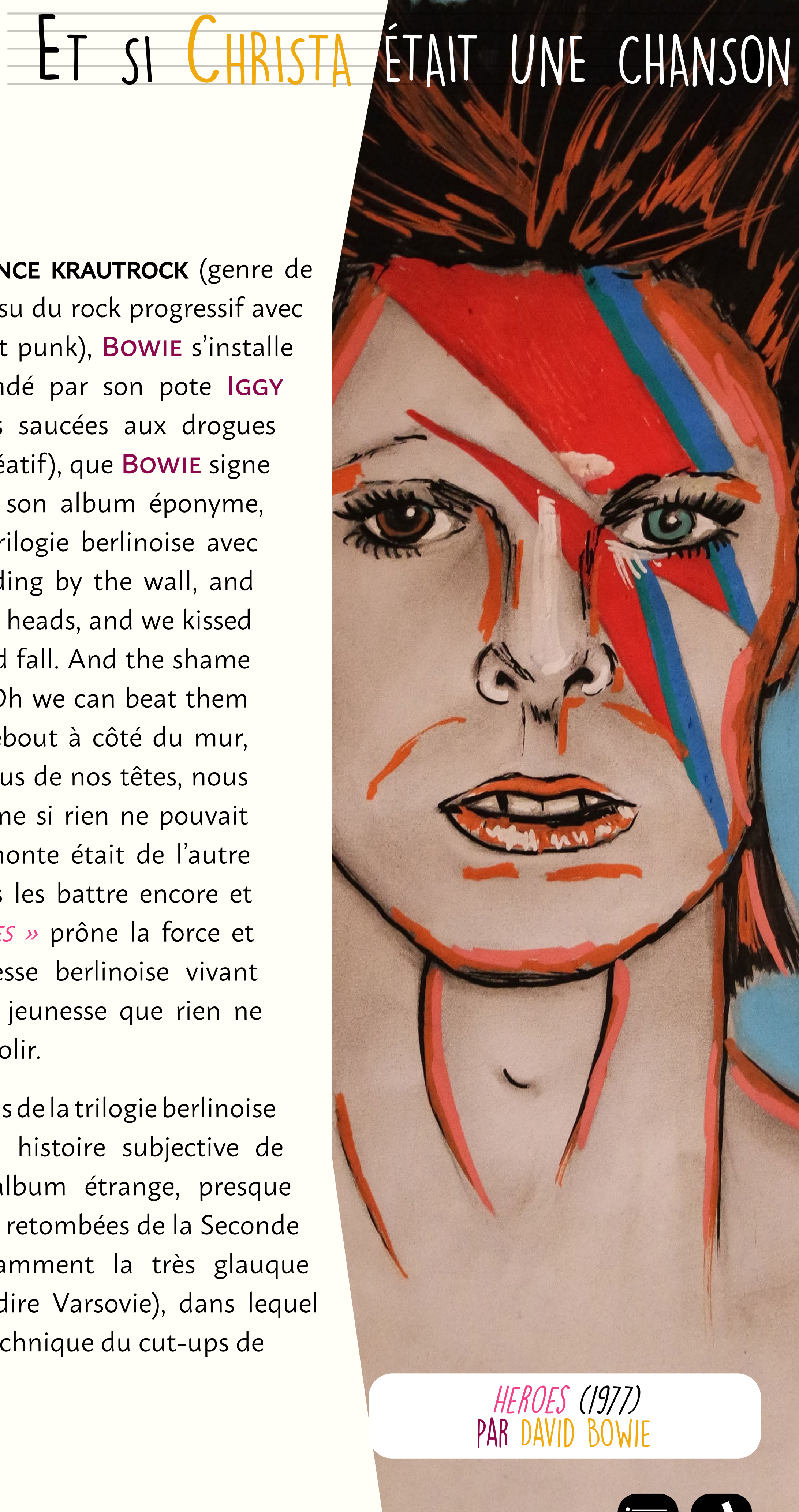
HIER AUJOURD'HUI

Texte : Sylvie. Illus par Louise.

Et si Christa était une chanson

Inspiré par la mouvance krautrock (genre de l'Allemagne de l'ouest issu du rock progressif avec des accents gothiques et punk), **Bowie** s'installe à Berlin. Et c'est secondé par son pote **Iggy** (**Pop**, pote de frasques saucées aux drogues dures mais aussi allié créatif), que **Bowie** signe en 1977, *« Heroes »* et son album éponyme, deuxième volet de sa trilogie berlinoise avec *Low* et *Lodger*. « Standing by the wall, and the guns shot above our heads, and we kissed as though nothing could fall. And the shame was on the other side. Oh we can beat them for ever and ever. » (Debout à côté du mur, les armes tirant au-dessus de nos têtes, nous nous embrassions comme si rien ne pouvait nous faire tomber. La honte était de l'autre côté. Oh, nous pouvons les battre encore et pour toujours). *« Heroes »* prône la force et la volonté de la jeunesse berlinoise vivant à l'ombre du mur, une jeunesse que rien ne pourra quant à elle démolir.

Les deux premiers albums de la trilogie berlinoise de **Bowie** tracent une histoire subjective de la ville. *Low* est un album étrange, presque cosmique, imprégné des retombées de la Seconde Guerre Mondiale (notamment la très glauque *« Warszawa »*, c'est-à-dire Varsovie), dans lequel Bowie expérimente la technique du cut-ups de



Heroes (1977)
par David Bowie

Et si Christa était une chanson



Burroughs (découpage des paroles écrites à l'aveugle pour les dispatcher dans les différentes chansons). Avec *Heroes*, c'est donc l'Allemagne des années 80. On en connaît trois versions : en anglais, en français et en allemand (parce que **David**, quoi qu'en disent désormais les Anglais, c'est un humaniste et un européen avant tout). *Lodger*, quant à lui, est moins charismatique et peut-être moins expérimental.

Toujours est-il qu'avec *« Heroes »*, **Bowie** signe une des chansons mythiques de la décennie 80's. Elle constitue d'ailleurs la toile de fond mémorable de l'adaptation du *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée* de **Uli Edel**, sorti en 1981, dans lequel *« Heroes »* est le symbole d'une génération paumée, vacillant entre constatation négationniste du monde, instabilité culturelle et économique, et fuite dans la drogue (à l'instar peut-être aussi des années berlinoises de **Bowie**).

Texte : Justine. Illu p. 1 : Cindy. Illu p. 2 : Louise.

Qu'est-ce qu'il lui aurait dit ?

Qu'est-ce qu'il lui aurait dit ?



Charlotte Delbo. *Ceux qui avaient choisi*, 2011.

« Nous ne parlions pas de ces choses-là. Nous ne sentions pas touchés, pas menacés. Mes parents répondaient à côté aux questions que bientôt je ne posais plus. Le sens des événements leur échappait. Confusément j'apprenais qu'on ne pouvait poser de questions à personne, ni à la maison, ni à l'école. Notre attitude était tacitement déterminée : ne pas bouger, se tenir coi, attendre que cela passe, car cela devait passer, nécessairement. Hitler n'est pas arrivé comme un raz-de-marée, d'un soir au lendemain. Nous l'avons vu monter peu à peu, sans comprendre. L'idée de faire quoi que ce fût ne nous effleurait pas. »

« Et tout d'un coup, tu vas savoir que l'on savait. Tout d'un coup, la paroi qui donne dans l'une des chambres fortes de la mémoire, dûment mises sous scellés, va céder. Bribes de mots, phrases chuchotées, un regard, auquel il était interdit de se fondre en une cohérence qu'il aurait fallu comprendre. »



Christa Wolf. *Trame d'enfance*, 1987.

Photo trouvée par Justine sur flickr (publiée par Monado). Sélection des textes : Sylvie.





Mythologie de Médée

Peu de choses reluisantes, dans les mythes : des meurtres en veux-tu en voilà, des complots et des trahisons, des gens dépecés, j'en passe et des meilleures. Evidemment, le mythe de Médée ne déroge pas à la règle. Infanticide, fratricide, régicide. Figure de l'étrangère, Médée symbolise la femme sauvage et tentatrice, folle et mauvaise.

Mais revenons au mythe de base, celui d'avant Euripide (en 431 avant J.C.). Avant cette première œuvre littéraire centrée sur Médée.

Médée, fille du roi de Colchide, Aétès, nièce de Circé et magicienne, aide Jason à récupérer la Toison d'Or en échange d'une promesse de mariage. Ici donc, pas d'infanticide. Médée ne tue pas ses enfants pour se venger de son mari infidèle épris d'une autre femme, Créuse. Ses enfants meurent, oui, mais les coupables ne sont autres que les Corinthiens.

Vous l'aurez compris, Euripide a fait de cette figure de Médée une meurtrière, elle qui était à l'origine la victime.

Euripide est en quelque sorte un chef cuisinier qui a exploité le mythe en lui apportant du piment et du croustillant. Couper son frère Apsyrtos en morceaux pour aider Jason dans sa quête de la Toison d'Or, offrir une robe empoisonnée (ou qui s'enflamme, au choix !) à sa rivale Créuse, tuer ses propres enfants... Voilà la recette d'Euripide, la Médée psychopathe reprise par la plupart de ses successeurs.

Médée (et cette **Médée**-là tout particulièrement) a inspiré, en littérature et plus particulièrement au théâtre, de nombreux auteurs dispersés dans le temps, parmi lesquels **Sénèque** (1er siècle), **Corneille** (1635), **Jean Anouilh** (1953), **Dario Fo** (1979) ou encore **Heiner Müller** (1974). Ce mythe, décliné en film par **Pasolini** avec **Maria Callas** en 1969 ou par **Tonino De Bernardi** avec **Isabelle Huppert** en 2007, est également entré dans l'Art par le biais des peintures et de la musique.

Et **Médée** écrite par des femmes ?

Peu de versions féminines, connues en dehors de celles de **Christa Wolf** en 1996, marquante, féministe. Mais tout de même le *Manhattan Medea* par **Dea Loher** en 1999, et de *Medealand* par **Sara Stridsberg** en 2011. Une BD de **Nancy Pena** et **Blandine Le Callet** en 2013, qui s'intéresse plus particulièrement à la jeunesse de **Médée**.



Médée furieuse (Salon de 1838) / Eug. Delacroix – Bibliothèque nationale de France

In the style

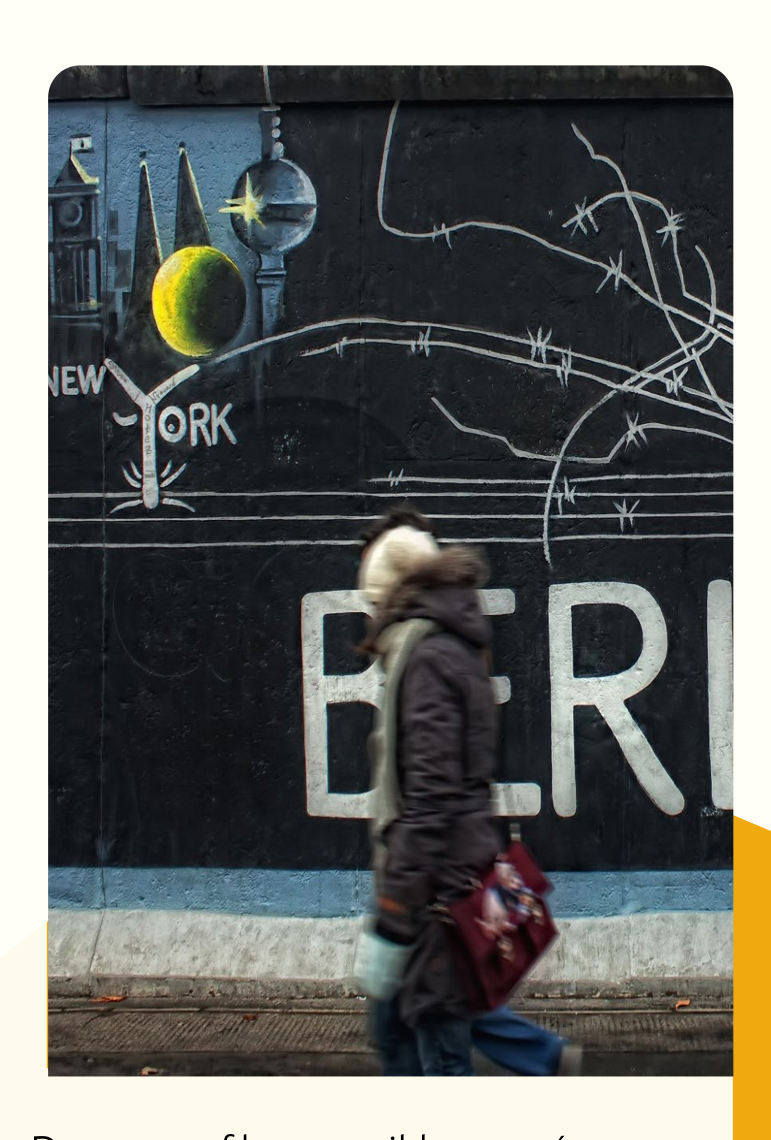
Texte : Cindy. Illu p. 1 : Coralie. Illu p. 2 trouvée par Cindy sur Gallica.

Good bye, Lenin ! (Wolfgang Becker, 2004)

Parce qu'elle a été l'une de ses plus vives défenseuses et qu'elle refusera longtemps la réunification de son Allemagne communiste avec celle du capitalisme, Christa Wolf me fait toujours un peu penser à la Christiane de *Good bye, Lenin !*

1989, quarantième anniversaire de la RDA (République Démocratique Allemande). Christiane, l'une des plus ferventes et populistes défenseuses d'un parti qui pâlit, abandonnée par son mari envolé une dizaine d'années plus tôt pour la RFA, est frappée d'un infarctus lors de la manifestation. Elle reste dans le coma pendant huit mois. Entre-temps, de nombreux événements bouleversent l'Allemagne divisée pour aboutir à la chute du mur de Berlin (9 novembre 1989) et à la réunification. Christiane se réveille enfin.

Craignant que le choc ne soit trop violent pour sa mère alitée, son fils Alex décide de feindre la pérennisation de la bonne vieille RDA tant adulée par sa mère. Tous les stratagèmes, des plus imaginatifs aux plus absurdes, y passent : enregistrement d'un faux journal télé, récupération de bocaux vides pour garder les étiquettes des anciennes marques de la RDA, récupérer des vieux meubles partis à la benne, mensonges qui s'embourbent, etc...



Dans ce film sensible et émouvant, Wolfgang Becker rend hommage à un monde disparu dont de nombreux Allemands ont longtemps gardé la nostalgie : cette bulle formée par un communisme aux allures d'idéal. Encore sans doute une de ces idéologies montées de toutes pièces pour bercer le peuple d'illusions mais une société

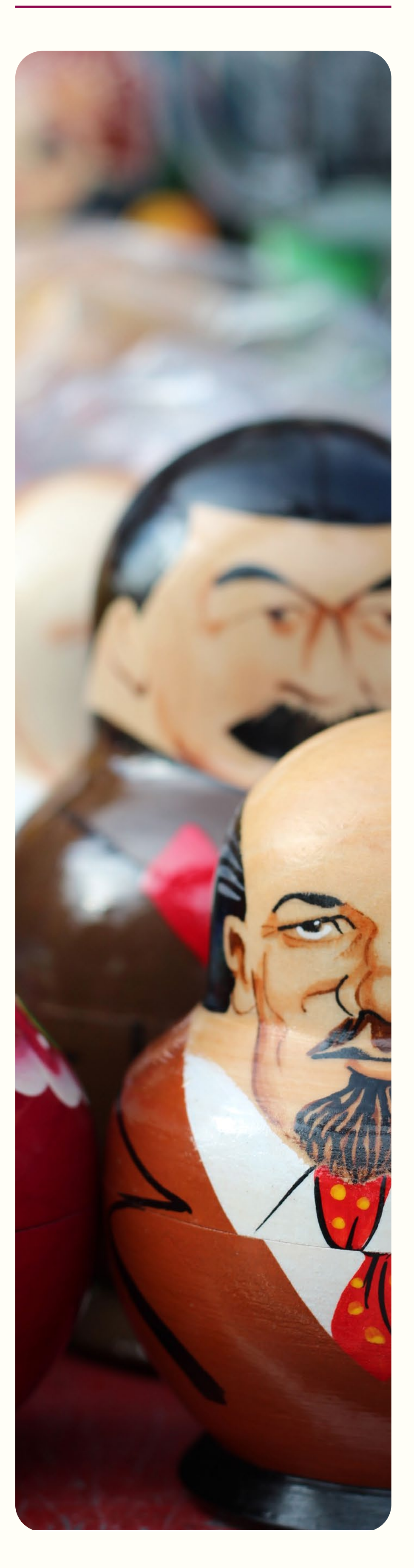
de valeurs, de solidarité, résistant encore au raz-de-marée de la mondialisation. Non sans révéler les escarres d'une politique d'embrigadement, **Becker** sait rendre hommage à ces valeurs qui fondaient encore les partis politiques avant qu'ils ne s'incarnent dans des visages, pour des idées communes, et pas pour un seul homme censé les incarner (et qui ne finit par servir que ses propres intérêts) mais pour des idées communes.

« Le pays que ma mère a quitté était un pays auquel elle avait cru et dans lequel nous lui avions permis de survivre jusqu'au bout. Un pays qui n'a jamais réellement existé sous cette forme. Un pays qui, dans mon souvenir, sera toujours lié à ma mère. »

Film donc de la nostalgie mais la nostalgie d'un monde qu'on ne regrette finalement pas : les enfants, **Alex** et **Ariane**, se font rapidement au confort de la nouvelle société capitaliste, mais le souvenir de leur mère flottera toujours au-dessus d'eux pour leur rappeler les valeurs humanistes que le consumérisme tend à faire oublier. Choc entre deux générations donc, mais influences et bienveillance également ; qu'en sera-t-il de la génération suivante, elle qui n'aura plus de lien direct avec cette époque où les valeurs étaient encore au cœur de la société... ?



Vie de Christa (1929–2011)



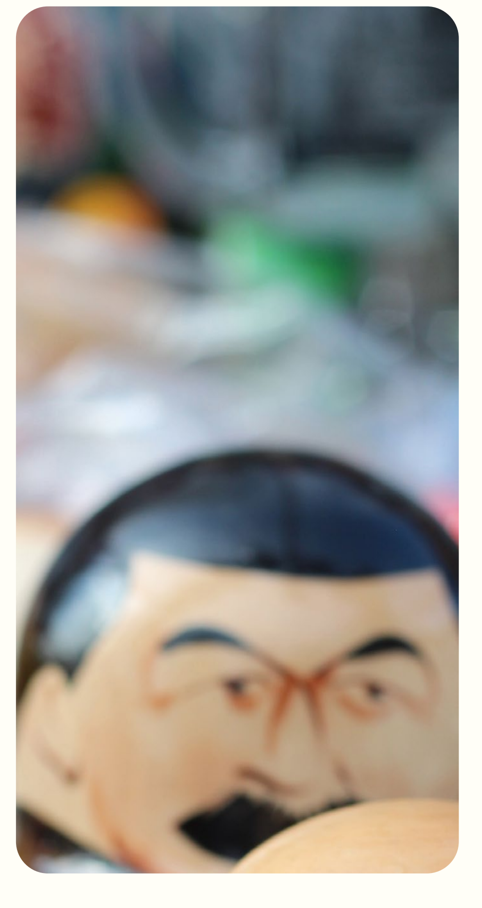
Christa, dans l'ombre d'un homme

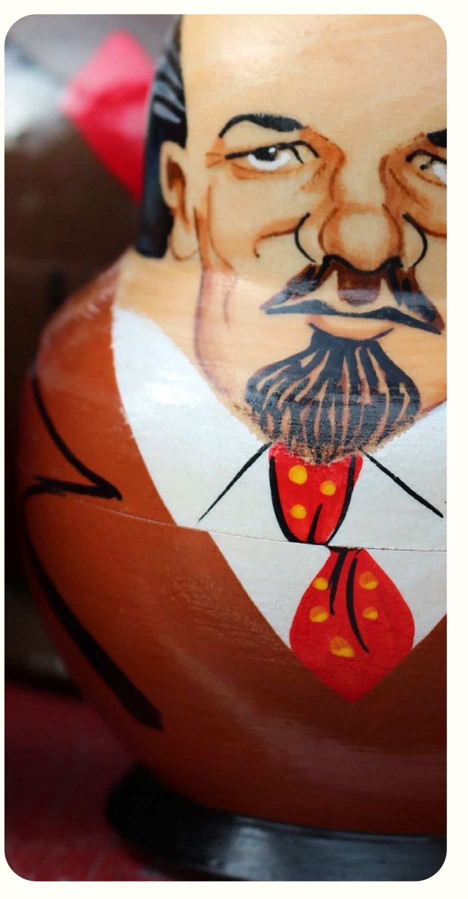
Dans son court texte, *Lui et moi*, **Christa** rend d'hommage à son mari, un homme avec lequel elle partageait tout, et même un peu trop... Plutôt que d'y voir comme elle un homme généreux, aimant et attentionné, j'ai vu une personnalité à tendance tyrannique narcissique.



Qu'elle affirme ne pas pouvoir faire les magasins de fringues sans lui parce qu'elle tergiverse toujours pendant des heures et qu'il l'aide à trancher rapidement, je le conçois très bien, n'étant moi-même pas versée dans le magasinage. Mais, au fur et à mesure des anecdotes, le mari semble de plus en plus omniprésent, voire même étouffant.

Quand ils visitent un musée, il en fait le tour rapidement seul, puis revient derrière elle qui prend son temps à observer chaque œuvre pour commenter et signaler que ça ne vaut pas le coup de s'y attarder ; elle constate elle-même combien cela lui gâche son plaisir. Quand il s'agit de l'éducation des enfants, **Christa** doit servir d'intermédiaire pour tout : pas de contact direct entre le père et ses filles mais il tient à être informé de tout, tout de suite.





Et ce qui me choque bien sûr le plus, en tant qu'écrivaine : « Si l'unique bon à tirer d'un de mes livres arrive, d'abord je ne le vois pas, il s'en empare, le tourne et le retourne dans ses mains, donne son avis [...]», résumant pour finir : « Ça peut aller ». (p. 88). Au début de leur relation, il se permet de lire ce qu'elle est en train d'écrire par-dessus son épaule, il vole le début de ses manuscrits et les lit sans son autorisation. Il est aussi un prescripteur très insistant : « Il me passe des livres et me demande de les lire, rapidement si possible, mais sans pouvoir renoncer à m'influencer, en lâchant quelques jugements partiels [...]. » (p. 89). En toutes circonstances, il ne se prive jamais d'imposer sa critique et son propre avis avant que Christa n'ait pu se faire sa propre idée. Mais « Les jugements qu'il porte sur les gens : prompts, cernant la plupart du temps l'essentiel et sans tenir compte de ses inclinations ou réticences personnelles au sujet de l'auteur. » (p. 89).

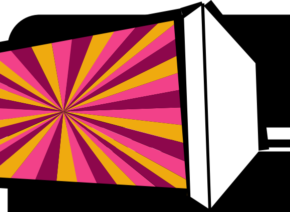
Voilà ce qui m'a peut-être le plus gênée : **Christa** le défend. Inconsciemment, elle croit dresser le portrait d'un homme qu'elle admire, mais je vois moi une femme à la merci d'un homme égoïste, autocentré et tyrannique. Le pire est sans doute qu'elle semble avoir tout accepté de lui tant dans leur vie commune que dans son propre art, qu'elle n'a pas préservé de lui qui juge tout hâtivement et avec ce qui me semble être de l'intolérance...

Alors, je m'interroge : un écrivain a-t-il le droit de laisser quiconque interférer dans son écriture, même s'il s'agit de la personne qui partage sa vie ? Et une femme peut-elle s'autoriser à s'aplatir aussi bassement... ? Là, perso, je ne te suis pas, **Christa**...

Vie de Christa (1929–2011)

Texte : Justine. Illu verticale trouvée par Cindy sur Pixabay. Illu p.1 par Louise.


LES LIVRES DE CHRISTA QU'IL FAUT AVOIR LUS
1987
TRAME D'ENFANCE
1997
MÉDÉE VOIX
2015
LIRE, ÉCRIRE, VIVRE
1963
LE CIEL PARTAGÉ
1968
CHRISTA T
Illus trouvées par Cindy sur Pixabay.



Le Shaker, c'est des gens

(et un bordel organisé)

















Dans ce numéro

Ils écrivent : Cindy, Justine, Sylvie, Thomas

Ils illustrent : Bruno, Cindy, Coralie, Justine, Louise, Sylvie

Elles designent et maquettent : Justine, Lus, Sylvie

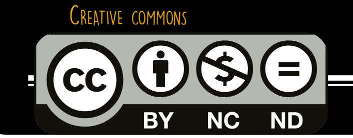
Ils font la prod', le son et la technique : Alexis, Bruno

Ils diffusent et font de la com' : tout le monde

Ils nous aident : Antoine, Ariane, Ben, Dorothée, Jean-Luc, Klara, Sabrina, Sandrina, Sandrine, Valérie, Yves

Idée originale de Justine

Mentions légales Le Shaker (Tours) = ISSN 2607-2742



Références bib. des oeuvres citées

RUBRIQUE ADAPTATIONS ET DISPERSIONS

Cameron Mitchell, John. *Hedwig and the angry inch.* New line cinema, 2001. 95 minutes

RUBRIQUE ADAPTATIONS ET DISPERSIONS

Becker, Wolfgang. *Good bye, Lenin!* Ocean Films, 2003. 121 minutes

RUBRIQUE ET SI CHRISTA ÉTAIT UNE CHANSON

Bowie, David. « Heroes ». *Heroes*. RCA, 1977. 6 minutes.

RUBRIQUE VIE DE CHRISTA (BY JUSTINE)

Wolf, Christa. *Lire, écrire, vivre*. Paris : Christian Bourgois, 2015. 195 p.

RUBRIQUE QU'EST-CE QU'IL LUI AURAIT DIT

Charlotte DELBO, *Ceux qui avaient choisi, pièce en deux actes*, pp 55-56, éd Les Provinciales.

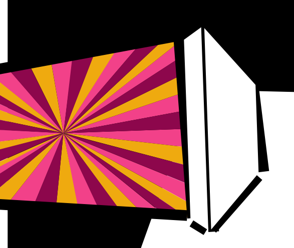
Christa WOLF, *Trame d'enfance*. Paris: Stock, «La cosmopolite», 2009. p 101.

RUBRIQUE IN THE STYLE TRAME D'ENFANCE

Hélène Müller, « Miroir et mémoire. La deuxième personne et l'autobiographie : Trame d'enfance de Christa Wolf et Enfance de Nathalie Sarraute », TRANS- [En ligne], 8 | 2009

Jacqueline Rousseau-Dujardin, « Christa Wolf dans Trames d'enfance : perplexité narcissique », in Jean-François Chiantaretto, Écriture de soi et narcissisme, ERES « Actualité de la psychanalyse », 2002 (), p. 93-107.

Nous écrire, réagir



https://le-shaker.me

On sera très heureux de papoter avec vous!
Et si vous avez des idées, des envies, si vous voulez participer au Shaker, contactez-nous!

Mail du Shaker: leshaker.me@gmail.com

Le Shaker

(webzine)



Au prochain numéro

Tolkien passé au shaker !